

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU  
du

JOURNAL.

Rue du Porton n. 237.

HONNEUR ET PATRIE !

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes, excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, ou on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 24 — Entrée à Madrid, (Espagne) par le Duc d'Angoulême (1823).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1<sup>er</sup> mai. RUE DU PORTON, No. 237.

MONTEVIDEO.

AVIS A MES COMPATRIOTES

Et aux défenseurs de la liberté.

A dater de ce jour, lorsque la légion prendra les armes, il y aura un dépôt d'armes, de gibernes et de munitions, au bureau de l'état Major pour tous ceux qui, n'ayant pas pris les armes, voudraient concourir à la défense de la noble cause à laquelle nous nous sommes dévoués pour protéger nos vies, celles de nos familles, et conserver un bien-être acquis avec tant de peines et de travaux.

Le colonel des Volontaires Français,  
THIEBAUT.

CHANGEMENT DE M. PICHON.

Nos lecteurs ont sans doute pris connaissance de l'article extrait du *Sicéle* que nous avons publié hier. Cet article donnait à entendre que M. de Lesseps serait nommé consul à Gènes. Nous pouvons affirmer positivement que M. de Lesseps est nommé consul gé-

FEUILLETON.

A SIMON DEUTZ.

Heureux l'homme de cœur, l'ouvrier qui travaille !  
Il fera la moisson, s'il a fait la semaille ;  
Et lorsque dans la tombe il ira reposer,  
La Mort l'y portera dans son plus doux baiser.  
Mais l'homme pervers qui peut vendre une femme,  
Celui-là, dès ce jour, n'est plus qu'un être infâme ;  
Et celui-là, c'est toi, malheureux Simon Deutz.  
Souffre donc jusqu'au bout ton supplice hideux ;  
Souffre et ne te plains pas ! Comme une lourde cendre,  
Quand tu sens sur ton front tous les mépris descendre,  
Courbe, et ne cherche point, Judas, à relever  
Ce front que désormais nulle eau ne peut laver.

Nous vivons en des temps fertiles en trahisures ;  
Des courans empestés bouillissent dans nos brises !

néral à Montevideo. Une lettre adressée à l'un de nos plus honorables compatriotes annonce que M. de Lesseps, au moment de la sortie de l'*Universel*, s'occupait activement de ses préparatifs de départ.

Ainsi donc M. Pichon va disparaître de la République Orientale. On dit que les rois s'en vont : M. Pichon, lui aussi, s'en va, et nos embrassements ne le retiendront pas longtemps au rivage.

Ainsi l'homme qui a proposé une neutralité armée ; l'homme qui ensuite a reculé devant ses propres idées : qui a sourdement accepté et exécuté en partie le blocus de Rosas ; qui, le lendemain de la circulaire d'Oribe, nous livrait, par un acte officiel, à ses couteaux assassins ; l'homme qui hautement a suscité notre massacre, qui a soudoyé un grand nombre de nos compatriotes, pour nous abandonner plus sûrement au tyran qui nous menace ; cet homme, disons-nous, va nous quitter, et nous quitter pour jamais.

Il est remplacé par un homme ferme, loyal, français avant tout, dont nos lecteurs ont pu lire dans nos colonnes l'admirable conduite à Barcelone.

*Deficiente uno, non cœcitet alter !*

Monsieur Pichon, partez vite, et bien viage !  
A. DELACOUR.

EXTRAITS DU NACIONAL.

S. E. M. le général en chef envoie ci-joint le rapport original du colonel Silva, par lequel, après l'avoir félicité pour les triomphes du colonel Baez, il lui rend compte du résultat qu'a obtenu Oribe, avec l'expédition du traître Servando Gomez à Minas, qu'il a évacué en fuyant à crever ses chevaux. Encore à peine a-t-il pu s'incorporer à Ignacio Oribe, qui, effrayé de voir arriver ce renfort en désordre, s'est aussi retiré précipitamment sous l'artillerie et l'infanterie d'Oribe. L'intrépide colonel Silva termine ainsi son rapport au général en chef : Je prie V. E. de laisser à ma

Misérable destin ! temps d'indignes recours !  
Depuis que, pour couvrir les complots de leur cours,  
Les lois ont abrité des plis de leur bannière  
Des traites qu'il fallait écraser dans l'ornière,  
Sur la carte du monde aux monstrueux delits,  
La seule trahison vide les grands conflits.  
Aux gages clandestins de l'ignoble Angleterre,  
Plus forte que l'épée elle régit la terre,  
Et nos canons d'airain, que le ciel dirigeait,  
Ne hurlent maintenant qu'aux lignes du budget.  
Où, la guerre civile est une chose affreuse ;  
Il faut en étouffer la flamme désastreuse,  
Et tout homme de cœur doit se montrer debout  
Sur le point phosphorique où cette flamme bout.  
Elle le savait bien la République austère.  
Aussi quand la Vendée allumant son cratère,  
Sous le drapeau des rois réunissant ses fils,  
A nos braves aïeux eut jeté ses défis,  
Us comprirent d'instinct, ces hommes d'un autre âge,

division sa part au triomphe, persuadé que je suis de son enthousiasme et de ses bonnes dispositions.

Puntas del Sauce, 18 mai 1843 6 h. du soir.

Ma bien aimée Bernardine,

Tu te feras une idée de la nuit que nous avons passée ; il a plu 6 heures consécutives, et notre armée a passé le Santa Lucia à cheval, tandis que j'étais assis sur une valise, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, bien entendu que j'étais nu-pieds. J'ai cependant dormi deux petites heures, et quand je me suis éveillé j'étais un morceau de bois mouillé. J'ai perdu mon chapeau, et, lorsque le jour vint, je trouvai mon Juan chéri assis dessus ; imagine-toi dans quel état il se trouvait. Je ne puis t'informer de rien, parce que je suis tout mouillé, seulement je te dirai que j'écrirai à notre compère Suarez, qui te montrera ma lettre, et te communiquera la bonne nouvelle, le résultat de l'expédition du brave colonel Baez, qui ne pouvait être plus favorable. Le commandant Pacheco sera le porteur de ma correspondance, et, probablement, il partira demain par Maldonado.

Bien des choses à notre famille en général, et en particulier à mon petit Paul, et toi, reçois les témoignages d'amour de ton affectueux époux qui désire te voir et t'embrasser.

FRUCTUOSO RIVERA.

Dans les circonstances critiques où nous nous trouvons, chacun de nous peut être appelé à défendre sa vie et sa propriété, aussi nous nous faisons un devoir d'informer nos lecteurs que nous avons vu chez M. Domergue-Coste aîné, maison Lavalleja, des fusils de chasse et de guerre d'un nouveau modèle au moyen desquels on peut tirer 8 à 10 coups à la minute.

Une nouvelle perfection ajoutée à ce système permet de se servir de ces fusils comme des

Qu'il fallait à l'audace opposer le courage,  
Au pieux dévouement les civiques vertus,  
Et se battre en soldats comme ils se sont battus.

Interrogé l'histoire à ces pages funèbres :  
Sondons d'un œil jaloux ses plus noires ténèbres :  
Hoche avait pour Charette et Charette pour lui  
Une admiration fabuleuse aujourd'hui.  
Quand le tambour sonore annonçait la bataille,  
Ils se reconnaissaient l'un et l'autre à leur taille,  
Aux coups qu'ils se portaient, aux grands ébranlements  
Qu'ils imprimaient d'un signe à leurs fiers régimens ;  
Mais jamais pour gagner la victoire pendante,  
L'infâme trahison, la ruse impudente,  
Des lingots dans la bouche et des lingots aux mains,  
De la tente d'un chef n'a suivi les chemins.

Mais ils devaient, hélas ! ils devaient disparaître,  
Ces temps où le destin sort de la main d'un traître !

fusils ordinaires, c'est-à-dire de les charger avec la baguette, le cas échéant où l'on manquerait de cartouches.

Le prix modéré de ces armes, véritablement de luxe et de nécessité, nous a surpris, et nous croyons être utile à nos lecteurs en leur donnant les indications ci-dessus.

## NOUVELLES DU SOIR,

Extraites soit du *Constitutionnel* soit de lettres particulières.

— Hier il est passé trois hommes de l'ennemi : une désertion se manifeste dans les rangs d'Oribe.

— On assure que le 20 mai le général Rivera avait sa ligne depuis Barros Blancos jusqu'à las Puntas de Canelon, et Oribe depuis la capilla de Da Ana jusqu'au pastoreo de Pereyra. Avant hier Oribe a fait un mouvement rétrograde, et notre armée a naturellement rapproché ses positions.

— On écrit de Buenos-Ayres que l'escadre rosiste doit sortir au premier vent favorable; sous le commandement du second de Brown, selon les uns, ou sous le commandement de Brown même, selon les autres.

ANGLETERRE. — La commission commerciale du Sud-Amérique s'est rendue en députation auprès de lord Alceen, qui lui a répondu d'une manière très satisfaisante touchant les affaires de la Plata. Une expédition maritime, combinée entre la France et l'Angleterre, a du faire voile déjà pour le Rio de la Plata.

— Hier, M. le ministre de la guerre a passé en revue trois bataillons de la Légion des Volontaires Français. Son Excellence a paru très satisfaite de leur excellente tenue et de la précision de leurs manœuvres.

## ORDRE DU JOUR

Camarades,

Les succès du vaillant général Rivera ont dû faire tressaillir de joie tous les braves de la légion des volontaires, comme aussi de tous ceux dont les sympathies nous sont acquises.

Une force ennemie qui venait au secours d'Oribe a été battue et poursuivie pendant 40 lieues par le brave colonel Baez, le général Rivera a passé la rivière de Santa-Lucia à Tala malgré les forces ennemies qui voulaient lui disputer ce passage; rien n'a pu lui résister; il a corcé cette horde d'assassins, traverse les lignes d'Oribe et se trouve à 6 lieues de Montevideo.

Ces succès doivent nous enorgueillir, puisque nous défendons la même cause, et vous convaincre combien

Une fois muselé, le peuple des trois jours  
Des grandes trahisons dut subir les retours.  
Il dut voir triompher, au sortir de leurs cages,  
Ces lâches au cœur mou, ces spectres aux yeux caves,  
Les Ségner, les Pasquier, tous ces hommes enfin  
Qui de son noble jeûne éternisant la faim,  
Aux fanges des ruisseaux ont bousculé sa gloire,  
De leurs corruptions ont sali son histoire,  
Et sous l'aile du coq né dans notre blason,  
Pondirent des œufs d'or sur un nid de poison.  
Ces temps sont arrivés; des hauteurs sociales  
Où le vice purule en humeurs glaciales,  
Il descendit un jour jusqu'à toi, Simon Deutz,  
Et riche, les plus grands t'ont trouvé digne d'eux.  
Aussi pendant le temps qu'a duré ton salaire,  
Jamais tu n'irritas leur menteuse colère,  
Sur un mot de ta main, Thiers ou Montalivet  
A toute heure du jour chez lui te recevait.  
Il te faisait asseoir au sofa doctrinaire;  
Comme un calme bourgeois, un rentier débonnaire  
Causant après souper chez un ami voisin,  
Vous parliez à huis-clos de votre grand larcin.

sont faux les bruits mensongers que l'on cherche à répandre parmi vous. Le temps n'est plus où nous devons encore souffrir ces perfides mensonges parmi nous, nous avons assez donné de preuves de notre modération pour être en droit d'exiger de ces misérables la cessation de ces provocations criminelles. Je vous ordonne donc de me faire connaître tous ceux qui chercheraient à vous induire en erreur et à trahir le serment que vous m'avez fait de vaincre ou mourir sous notre drapeau. Nous donnerons ainsi une leçon à tous ces lâches qui conspirent dans l'ombre, et voudraient nous anéantir avant d'avoir accompli notre vœu et nos promesses.

Notre inodération a été mal comprise; prouvons à ces séides que ce ne fut ni la crainte ni le bon droit qui nous manquait, que nous les méprisions comme nous les méprisons encore; mais qu'il est un terme à tout, et que ce terme est arrivé!

Nous devons valoir à l'honneur de la légion; aidez-moi donc, et vous verrez que, si j'ai pu être indulgent et bon, je saurai être aussi sévère et inflexible, surtout envers les traîtres.

Le colonel de la légion française,

THEBAUT.

A M. le rédacteur du *Patriote*,

Monsieur,

Dans votre numéro du 19 de ce mois, vous avez inséré une lettre signée un membre du service de santé qui contient, à mon adresse, des attaques aussi injustes qu'inconvenantes. J'espère que vous comprendrez, monsieur, que, dans votre position, c'est pour vous un devoir de loyauté d'accueillir ma réponse à des assertions calomnieuses, qui ont pour but d'exciter contre moi l'animadversion de nos compatriotes.

Il est dit dans cette lettre que c'est moi que Monsieur Banon avait voulu désigner quand il offrit en son nom et au nom d'un de ses confrères, de fournir gratis des médicaments aux Volontaires français nécessiteux de la légion. Votre correspondant ajoute: Malgré un engagement pris d'une manière si solennelle, M. Las Cases, qui est le pharmacien non nommé par M. Banon, s'est constamment refusé à exécuter aucune ordonnance sans en recevoir le prix.

Je réponds à ceci que, loin de prendre aucun engagement particulier ou solennel, j'ai, au contraire, fait comprendre à mon collègue, M. Banon, que diverses circonstances de ma position personnelle dans l'association commerciale que je dirige, ne me laissaient pas le droit de prendre un engagement de ce genre, et cependant malgré les obstacles de ma position, et bien que je n'eusse pas fait étalage de mon dévouement dans les journaux, je suis une mesure de prouver à ceux qui m'attaquent que j'ai fait preuve d'un dévouement positif, et je tiens à leur disposition plus de trente ordonna-

C'était là le beau temps du crime qui t'écrase!  
Dans ton cœur, aujourd'hui que le remords embrase,  
Les sonores ducats, les lous tentateurs  
Etouffaient sans efforts les cris accusateurs.  
De rosiers odorans ta route était jonchée;  
Sur ton riche avenir nonchalamment couchée,  
La Fortune aux yeux d'or t'appelait des deux bras;  
Tu n'avais pas encore, ô Deutz, fait des ingrats!  
Mais dès que ton trésor fut vide, dans ton ombre,  
A chacun de tes pas tu vis croître leur nombre.  
Ceux qui t'avaient perdu dirent le lendemain  
Que leur main rougirait au contact de ta main.  
Cependant tu voulais vivre avec la fortune;  
Ta plainte s'enhardit, . . . elle fut importune!  
Tu ne savais donc pas, ô Juif extravagant,  
Qu'un complice est toujours un être fatigant,  
Et que, dès qu'il le faut, le misérable tombe  
Sans qu'on sache l'endroit où tout dort dans sa tombe.

Tu l'as su, mais trop tard. Aujourd'hui repentant,  
Tu portes, nous dis-tu, ton remords pénitent.  
C'est bien . . . Suis jusqu'au bout cette nouvelle voie

ces exécutées gratis pour les Volontaires français, sur le simple visa du bureau d'état major, et quelques instruments délivrés à M. le docteur Nollet.

Votre correspondant termine sa lettre en disant que M. Las Cases est dans l'obligation de déclarer s'il concourra au service de l'hôpital français, ou s'il prétend s'en séparer sous quelques prétextes d'égoïsme qu'il dénigrait en vain d'un autre nom.

Si votre honorable correspondant ne se proposait que d'attirer du renfort à l'accomplissement d'une œuvre humanitaire, je lui ferai remarquer que cette manière de chercher à forcer les adhésions par des suppositions insultantes, est de nature à éloigner tout homme de cœur qui a le sentiment de sa dignité, et qui veut agir librement selon les inspirations de sa raison et de sa conscience.

Quant à moi, j'ai trouvé depuis longtemps mes sympathies politiques pour la cause que nos braves Volontaires français soutiennent, je réponds à votre correspondant anonyme que je ne reconnais à personne le droit de m'interroger publiquement sur la conduite que je pourrais tenir; mais qu'il sache que jamais aucun vil intérêt ne m'aurait décidé à offrir des médicaments gratis. Cependant, je déclare à mes compatriotes qu'en me tenant à l'écart de toutes coteries, qui me paraitraient spéculer sur le succès des intérêts personnelles, je ferai dans les limites qui me sont imposées tout ce qu'ils ont droit d'attendre d'un compatriote pour l'accomplissement d'une œuvre d'humanité.

Veillez, monsieur, agréer les salutations sincères de votre dévoué serviteur.

AUG. LAS CASES.

Montevideo, 20 mai 1843.

## FRANCE.

(Paris 10 de mars.)

Le gouvernement actuel, comme celui qui l'a précédé, semble prendre plaisir à décourager les opinions modérées. Nous avons vu, il y a quinze ans, des courtisans hébétés pousser un vieux roi d'un caractère loyal, mais d'un esprit étroit et fanatique, à la perte de sa dynastie. Rien n'a pu arrêter la restauration sur cette pente funeste, ni les avertissements répétés de l'opinion, ni la respectueuse résistance de quelques serviteurs dont le dévouement égalait les lumières. Nous voyons aujourd'hui des courtisans d'une autre espèce, moins aveugles peut-être, mais plus hardis, pousser autant qu'il dépend d'eux le pouvoir nouveau vers la même

Où du destin vengeur la justice t'envoie:  
Errant comme Caïn, de tous abandonné,  
Aux Judas à venir en exemple donné,  
De ton cercle sans fin parcourant la spirale,  
Tu peux servir encor la publique morale,  
Et du fond de l'abîme où sont ferrés tes pas,  
A ceux qui sont au bord, dire: "Ne venez pas!"

Quant aux nobles satans, tes illustres complices,  
Ne crois pas que jamais ils sentent tes supplices.  
La pudeur s'habitue aux durs viols des cours;  
Elle mourut chez eux sans crier: "Au secours!"  
Mais tu dois au public une histoire infamante;  
Et puisque dans ton sein cette histoire fermente,  
Ecris-la donc! et puis, dans ton abjection,  
Sans grâce, ni pitié, fais ta damnation!

L. A. BERTHAUD,

(Charivari.)

fin, en célébrant comme l'inspiration d'une raison supérieure, faite pour dominer toutes les convictions et pour faire plier toutes les volontés, le développement d'un système profondément antipathique à l'immense majorité de la nation. Le détachement de l'ordre établi qui s'est manifesté à la fin de l'empire par l'épuisement, par la lassitude, et sous le dernier règne par la révolte des intelligences, se manifeste aujourd'hui par le dégoût. Si le péril s'annonçait par des signes bruyants, par des manœuvres éclatantes, on l'apercevrait sans doute; mais la corruption et la honte sont comme des flots dormants qui montent d'une manière insensible, sans qu'on soit averti par aucun bruit, sans que la vase qui monte avec eux paraisse même agitée. Plus d'illusions, plus d'enthousiasmes, plus d'espérances; partout le découragement, l'ennui, le sentiment amer de l'humiliation et de l'impuissance. Mais la France ne crie pas, elle ne se laisse point aller à de violents transports, elle attend, elle est si patiente qu'on la dirait presque résignée. Cela suffit aux hommes qui la gouvernent. Qu'importent les mécontentemens, qu'importe le mépris, pourvu que le système dure?

Durera-t-il? Peut-il se maintenir longtemps sans entraîner la ruine du gouvernement? Aux yeux de ceux-là mêmes pour qui la dignité morale du pays et du pouvoir est chose inaliénable, il reste au moins cette question.

Nous savons bien ce qui rassure tous les égoïstes. On se dit: il y a douze ans une révolution a éclaté, entourée de tous les prestiges du droit, de la justice et de la force; elle a été détournée de son cours à ce point qu'à l'intérieur des agitations stériles et brutales violemment réprimées ont remplacé les progrès tranquilles qu'on attendait de l'initiative féconde des lois, et qu'au dehors se sont dressés de toutes parts d'insurmontables obstacles à l'expansion de l'influence française. L'enseignement privera; désormais aucune vaine espérance ne viendra balancer la peur de l'anarchie, l'amour du repos, le besoin de l'ordre; les préoccupations des intérêts matériels régneront seuls au sein de la société désabusée, et quelques instincts non satisfaits de grandeur, de gloire et de liberté se réveilleront encore, le souvenir des déceptions passées tentera à les étouffer.

Le parti des bornes se dit tout cela, nous le savons; et il ne manque pas d'en conclure que la disposition des esprits étant favorable, ce qui est vrai, au maintien du gouvernement quel qu'il soit, on peut se passer librement des fantaisies, s'épargner tous les grands et glorieux efforts, oser enfin avec certains ménagemens, certaines pratiques, des maximes de circonstance ou quelques formes hypocrites, ce que n'a pu tenter sans succès l'inhabile gouvernement de la restauration.

L'inhabileté, voilà le grand vice que les gouvernans actuels reprochent à leurs prédécesseurs, et comme il ne leur vient pas à l'idée qu'eux mêmes en puissent être atteints, ils ne s'émeuvent nullement de leur impopularité, ils s'en font au contraire un mérite, et ils se reposent avec confiance sur l'efficacité des moyens qu'ils ont pris pour tromper, pour comprimer et pour énerver la France.

Malheur à qui se fierait jusqu'au bout à de pareils calculs! M. de Lamartine l'a dit éloquemment, il est dangereux de donner à penser à un peuple comme celui-ci qu'il doit opter entre la monarchie et sa propre grandeur. « Confondez, s'est-il écrié, si vous êtes prudents, confondez l'honneur du pays avec les intérêts de son gouvernement, avec ceux de la monarchie que vous voulez affirmer. Nationalisez-la davantage! Souvenez-vous que toutes les dynasties, que tous les grands-régnes ont apporté

leur dot, pour ainsi dire, à la fortune de la France; ceux-ci l'expulsion des Anglais de notre territoire, ceux-là leur lutte avec l'Italie et l'Espagne; Henri IV et les Bourbons, l'unité française et l'apaisement de nos guerres civiles et religieuses; Richelieu, l'abaissement de la maison d'Autriche; Louis XIV, l'influence en Espagne et les provinces sur le Rhin; Napoléon, la conquête insensée et stérile, mais au moins grande et historique du continent; la restauration même, le maintien à main armée de notre alliance avec la maison qui gouverne l'Espagne. » — Après une semblable énumération, il est triste pour les représentans de la politique modeste, de n'avoir rien à répondre à cette énergique interpellation de l'orateur: « Voi à la dot de chacun de ces régnes, de ces minis trs, de ces dynasties, où est la vôtre? »

(La suite à prochain numéro).

Nous lisons dans une lettre particulière quelques faits non compris dans le récit du *Courrier de la Martinique*:

« La Pointe-à-Pitre n'est plus qu'un monceau de ruines et de débris humains, le cimetière n'a pas été assez vaste pour contenir les morts, on a été obligé de les mettre pêle-mêle à bord des bateaux, la plupart nus, pour les envoyer jeter dans le canal des Saintes. Un père a été rencontré faisant retirer des décombres sa famille composée de onze personnes, déjà il en avait retiré six, sa femme et cinq enfans. Ne voulant pas les jeter à la mer, il les fit mettre dans une grande caisse en guise de cercueil.

« Une souscription est organisée à Saint-Pierre, elle atteindra un chiffre considérable. »

Lettre adressée par le gouverneur de la Guadeloupe au gouverneur de la Martinique.

Point-à-Pitre (en ruines), le 9 février 1843. Gouvernement.

Un tremblement de terre affreux vient de plonger dans la consternation la colonie de la Guadeloupe.

Je vous écris au milieu des ruines de la Pointe-à-Pitre, qui n'existe plus.

Si vous êtes plus heureux que nous, envoyez-nous des vivres, du biscuit, surtout, car nous n'avons pas de fours, tout est détruit.

Je vous écris au milieu de 15,000 habitans qui manquent d'asile et de pain.

Pressez-vous: les gens qui ont faim n'ont pas le temps d'attendre.

Votre tout dévoué,

Le contre-amiral, COURBAYR.

— M. le ministre de la marine a présenté aujourd'hui à la chambre des députés un projet de loi portant crédit de deux millions cinq cent mille francs pour venir au secours des malheureuses victimes du fleau qui a désolé la Pointe-à-Pitre.

LE DESASTRE DE LA GUADELOUPE.

Le récit remarquable qu'on va lire est extrait d'une lettre adressée par M. Mallian, auteur dramatique (en ce moment à la Guadeloupe), à M. Constant Laurent, rédacteur en chef du *Corsaire*, qui nous communique la partie de la correspondance de M. Mallian, relative à la catastrophe du 8 février.

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 14 février 1843.

Mon cher ami,

Je suis fataliste, non pas à la façon des Musulmans, mais comme le sont et le doivent être tous les hommes qui ont beaucoup vu, qui ont beaucoup vécu, tous les hommes de notre époque. Il y a de ces momens dans la vie, où la destinée semble se jouer de notre volonté, et nous ouvrir ou nous fermer capricieusement la route où nous marchons; de ces momens où un cercle de fer nous étreint et se resserre chaque jour davantage; c'est ce que je viens d'éprouver. Depuis mon départ, qui a eu lieu le 21 novembre, pas un danger qui ne m'ait menacé, pas un malheur qui ne se soit abattu à mes côtés. Je ne vous parlerai pas de mon voyage et de deux ou trois tempêtes dont je fus assailli. Après six semaines de traversée, j'avais tout oublié, je touchais enfin au port de la Pointe-à-Pitre.

Ici, mon ami, je m'arrête afin de vous transporter avec moi sur le théâtre où s'est passée l'une des plus grandes et des plus effroyables scènes que l'imagination humaine

puisse embrasser. La Guadeloupe est une des îles les plus vastes, les plus peuplées et les plus florissantes des Antilles. Elle est d'une forme très irrégulière, et a environ quatre-vingts lieues de circonférence. Elle est partagée en deux parties presque égales, par un canal de près de deux lieues de long, nommé la rivière Salée, qui communique des deux côtes à la mer. Ce canal a depuis 15 jusqu'à 60 toises de largeur; son peu de profondeur à ses embouchures ne répondant pas à celle de son bassin, l'empêche d'être navigable pour les gros bâtimens; à l'ouest de ce canal est la partie de l'île nommée la Guadeloupe, formée de hautes montagnes qui sont encore dominées par celle dite la Souffrière, élevée d'environ 800 toises au-dessus du niveau de la mer, et au sud-ouest de laquelle est établie la ville de la Basse-Terre, ayant une rade ouverte, mais de bon abri, et protégée par des forts et des batteries. C'est la résidence du gouvernement. L'Anse-a-la-Barque et la baie de Deshayes, sur la côte sud-est, offrent de bons mouillages pour de grands bâtimens, et même des vaisseaux de guerre. La baie Mahault, dans le nord-est, peut recevoir de petits bâtimens seulement. A l'est du même canal est la partie de l'île nommée Grande-Terre, généralement basse, à l'ouest de laquelle est située la ville de la Pointe-à-Pitre, susceptible de contenir une grande quantité de bâtimens de commerce, et de recevoir même des frégates du premier rang. L'entrée du port est défendue par des forts et batteries. L'un de ces forts se nomme le fort l'Union, l'autre le fort Fleur-d'Épée. Dans l'est de cette partie de l'île est aussi le port du Moule, où des bâtimens de trois cents tonneaux peuvent entrer, et la baie du Port-Louis, au nord-est, qui est un mouillage assez sûr.

La partie de la Guadeloupe renferme les communes de la Basse-Terre, de l'Étra-Muros, du Baillif, du Doss-d'âne, des Habitans, de Rouillante, de la Pointe-Noire, de Deshayes, de Sainte-Rose, du Lamentin, de la Baie-Mahault, du Petit-Bourg, de la Goyave, de la Capestere, des Trois-Rivières et du Vieux-Port-Olive. La partie de la Grande-Terre renferme celles de la Pointe-à-Pitre, des Abîmes, du Gozier, de Sainte-Anné, de Saint-François, du Monié, de l'Anse Bertrand, du Port-Louis, du Petit-Canal et du Morne-à-l'Eau. La Guadeloupe a quatre autres îles sous sa dépendance: la première et la plus grande est Marie-Galante, à six lieues dans le sud-ouest; elle a quinze lieues de tour. La seconde dépendance est formée du groupe d'îlots des Saintes, situé à 3 lieues sud-ouest de la pointe du Vieux-Port de la Guadeloupe. Celui de ces îlots le plus à l'est s'appelle la Terre-de-Haut; celui le plus à l'ouest la Terre-de-Bas. La troisième dépendance est l'île de la Désirade, située à 3 lieues nord-ouest de la pointe des Châteaux de la Grande-Terre; elle a environ 4 lieues de tour, et n'est remarquable que sous le rapport d'un établissement pour le traitement des lépreux, que le gouvernement y entretient. La quatrième dépendance est la motte de l'île Saint-Martin, partie nord. Cette île est située à 42 lieues nord-ouest de la partie nord de la Guadeloupe; elle a 7 lieues de tour.

(La suite au prochain numéro.)

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTENEGRO.

Arrivées du 23 mai

Du Havre 20 mars, trois mâts barque française *Union*, cap. Viguer, 267 tx. à Duplessis équipage 16 passagers 6, 300 planches, 38,000 briques, 25 caissons sardines, 39 id. fromages, 25 id. fruits, 430 damojanes, 18 paniers vins, 186 boques vins, 420 colis effets.

Barcelonne 23 février, brick espagnol *Segunde Monique*, cap. J. Conill, à Llavallo, équipage 14 hommes 150 pipes vin, 20 caude-vie, 70 barils vin, 20 barils huile, 10 id. vinaigre, 20 sacs légumes, 200 caissons raisins secs.

Buenos-ayres goëlette américaine *Herring Stars*, Rio Janeiro frégate de guerre brésilienne, *Paranguará*, suit à Buenos-ayres.

Buenos-ayres brick le nouveau *Perseverant*, suit pour Bordeaux.

Île de Sel, brick hambourgeois *Charlotte*, à l'ordre avec sel suit pour Buenos-ayres.

Liverpol brick anglais *Rapid*, à Hogiter et Freres, avec 180 tx. charbon, 34 colis effets, 17 caisses chairs tonnés 30 barils goudron, 1 colis échantillons, 5 colis idem.

Cadix brick anglais *Lely*, à Bertram Lebréton avec sel.

Gènes 14 mars brick sarde *Estella*, cap. J. Gipsolito, avec 88 passages, 1000 balais, 5 ball. étoupe une partie maigre et pierres, 9 pipes vin, 9 caissons idem, 20 caisses effets, 8 caissons vermicelle;

AVIS DIVERS.

LÉGIION DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Le capitaine de la 3e compagnie du 4e bataillon fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie, et qui n'ont pas reçu leurs habillements, de vouloir bien passer chez M. Bruet, rue du Porton (près la Buena Vista), où il leur en sera délivré.

Le commandant de la compagnie, LATOUR.

Jeu di prochain, 25 mai, un bal aura lieu chez M. Letrillard, capitaine d'artillerie, Café de l'Uruguay. Les entrées sont à la générosité des personnes qui voudront participer à une œuvre toute philanthropique, vu que la recette sera versée à la caisse de l'hôpital de la Légion Française, le bal commencera à 6 heures du soir.

On demande une servante basque Française pour la cuisine, et le soin de ménage. Elle est susceptible à une bonne conduite et à la confiance. S'adresser rue St. Louis, n. 70.

SALON DU JARDIN.

A l'occasion de la bénédiction de notre Drapeau, un bal aura lieu Jeudi prochain, 25 Mai, chez MM. Galet et Coiffi. Nos compatriotes saisiront avec empressement cette occasion de manifester, à la veille d'une bataille, cette gaîté française qui rit en face du feu. Nos ennemis comprendront qu'il n'y a jamais eu dans nos cœurs que de la joie et de l'espérance, et que nous ne priions trop leurs mensonges pour nous en préoccuper.

A Jeudi donc, réunion complète; et p' élu doré par le plaisir à la conquête de la civilisation.

Le bal sera dirigé par M. Bourgoïn, lieutenant adjoint à l'Etat Major.

Prix d'entrée, demi-patacon.

AVIS.

Les Dames Françaises, qui se sont occupées de la souscription pour l'Hôpital, désiraient que, pour diminuer les fatigues aux quelles elles se sont généreusement soumises, une souscription à domicile fut ouverte chez l'une d'elles.

C'est pour ce motif qu'une souscription est ouverte chez Mme. Viglezzi, rue San Gabriel, n. 127 et 129.

AVIS.

On desire trouver un français qui voudrait se charger de perfectionner deux enfants un de 13 ans et l'autre de 10 dans l'écriture et arithmétique. S'adresser rue Saint Louis n. 57 ou rue Saint Jean n. 46, celui qui le désire n'a qu'à se présenter pour y faire les conditions. B.

AMA DE LECHE.

Una Italiana desea un niño para criar, la persona que la necesite para dicha ocupacion ocura al Cuartel de los Italianos, calle de la Buena-Vista, ó en casa del Sr. Doneta en donde darán razon.

AVIS.

Maison Honoré Gasparin, platero, rue San-Gabriel, numéro 25, on achete or vieux, argent et cuivre.

HOPITAL FRANCAIS.

On souscrit pour l'hôpital français chez M. Viglezzi, rue San-Gabriel, numéros 127 et 129

AVIS.

On vient d'imprimer, à l'imprimerie de la Charité, un ouvrage intitulé :

INSTRUCTIONS D'INFANTERIE, qui comprend celle des recrues, le manuel des guides, et la tactique des éclaireurs; extraits de la dernière édition de Valence, avec 29 gravures lithographiées, qui indiquent les signes du commandement avec l'épée ou la canne. Il se vend à ladite imprimerie, et chez Domenech ou chez Varela, place de la Matriz.

CHIEN PERDU.

Il a été perdu un petit chien, poil blanc et noir, répondant au nom de Moustache — La personne qui l'aurait trouvé est invitée à le ramener au bureau du Patriote. Elle recevra une récompense honnête.

AVIS.

Une souscription, pour l'hôpital français, est ouverte chez M. le président de la commission de santé, rue San Benito (ancien consulat), n. 16.

AVIS IMPORTANT:

On demande des ouvriers, maçons et manoeuvres pour l'hôpital français. S'adresser maison neuve de D. Juan Maria Perez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

AVIS.

VENTE.

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de MM. Richard et Demet, situé rue de la Fédération (Plata), à 2 1/2 cuadras de la place de la Victoire.

S'adresser à M. Couturier au magasin de meubles rue de los Pescadores en face du café du Commerce. On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

Nous avons l'honneur de prévenir le public que le nommé Etienne Lacassie, natif d'Oron (Basses-Pyrénées) entré chez nous le 22 septembre 1842, n'est plus à notre service depuis le 29 mars jour où nous le fimes arrêter par la police à cause de sa conduite infidèle, les objets qu'il nous avait volés, trouvés dans ses maies et ses aveux écrits par lui-même ne laissent aucun doute sur sa moralité. Après l'avoir fait élargir, ayant fait diverses recherches dans notre magasin, nous avons découvert de nouveau le manque de plusieurs pièces, soient données en paiement pour effet à son usage, ou en cadeau. Le compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer, car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre 16 lignes cadran émail, cuvette or mat ciselé, ouvrage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n. 46616. et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillants. Tous ces objets, si l'on s'obstine à en nier le vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne marquerait pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes ignorant la source d'où pouvaient provenir les objets qu'elles auraient pu recevoir ou acheter.

Montevideo, le 2 mai 1843.

POUJIER, E. LETOURNEAU,  
Tionda de la Ciudad de Paris,  
Calle San-Francisco.

AVIS AU PUBLIC.

M. Frédéric, traiteur, rue Saint-Louis n. 53, prévient les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville; et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

Il a été perdu le 6 mai un porte cigares en paille contenant une papalète et un certificat d'exemption de service au nom de Thénard Gilbert Antoine. — La personne qui l'a trouvé est priée de le remettre au Bureau de journal; il aura une récompense, s'il l'exige.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons-

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une seule feuille la *Marsillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

AUX VOLONTAIRES FRANCAIS.

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Alazard, à se faire inscrire hors du marché, maison Esteves, près du Café de l'Uruguay.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

AVIS.

Aux amateurs des talents et secrets, intéressants Mr. Le Cestre s'engage d'apprendre aux amateurs la manière de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.

2. Idem pour graver sur le marbre avec facilité.

3. Idem pour la poudre de fusils à piston.

4. Idem pour faire la poudre de Jupiter tonnant.

5. Idem pour faire le Cidre à la perfection.

6. Idem pour faire du bon vin rouge avec de l'eau.

7. Idem pour Graver sur le fer 4l oc.

8. Idem pour Graver sur le fer ou acier.

9. Idem pour Graver sur les orfres d'autruche.

10. Idem pour argenter le Cuivre solide ment.

11. Idem pour Cuivre le fer.

12. Idem pour faire les arbres de Saturne.

13. Idem pour changer le vin rouge en blanc.

14. Idem pour souder le marbre rompu.

15. Idem pour fondre à l'instut une Barre de Fer.

Les personnes qui voudraient bien l'honorer de leur confiance s'adresseront chez Lehevre en face M. Roullier ou café de la Cocarde depuis 9 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, etc. etc.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles maison Pernin à côté de la Police. en face le magasins du Pavillon Français.

Le Gerant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.